

## XXXII

Le soir, la tournée des usines achevée, au lieu de revenir aux bureaux comme c'était la coutume, M. Vulfran dit à Perrine de le conduire directement au château ; et pour la première fois elle franchit la magnifique grille dorée, chef-d'œuvre de serrurerie, qu'un roi n'avait pas pu se donner à l'une des dernières expositions, racontait-on, mais que le riche industriel n'avait pas trouvé trop cher pour sa maison de campagne.

— Sais la grande allée circulaire, dit M. Vulfran.

Pour la première fois aussi elle vit de près les massifs de fleurs que jusque-là elle n'avait aperçus que de loin, formant des taches rouges ou roses sur le velours foncé des gazons tondu ras. Habitué à faire ce chemin, Coco le montait d'un pas tranquille et, sans avoir besoin de le conduire, elle pouvait poser ses regards à droite et à gauche, sur les corbeilles, où les plantes et les arbustes que leur beauté rendait dignes d'être isolés en belle vue ; car bien que leur maître ne pût plus les admirer comme naguère, rien n'avait été changé dans l'ordonnance des jardins, aussi soigneusement entretenus, aussi dispendieusement ornés qu'au temps où, chaque matin et chaque soir, il les passait en revue avec fierté.

De lui-même, Coco s'arrêta devant le large perron, où un vieux domestique, prévenu par un coup de cloche du concierge, attendait.

— Bastien, tu es là ? demanda M. Vulfran sans descendre.

— Oai, monsieur.

— Ta vas conduire cette jeune personne à la chambre des papillons qui sera la sienne, et tu veilleras à ce qu'on lui donne tout ce qui peut lui être nécessaire pour sa toilette ; tu mettras son couvert vis-à-vis le mien ; en passant, envoie-moi Félix qu'il me conduise aux bureaux.

Perrine se demandait si elle était éveillée.

— Nous dînerons à huit heures, dit M. Vulfran, jusque-là tu es libre.

Elle descendit et suivit le vieux valet de chambre, marchant éblouie, comme si elle était transportée dans un palais enchanté.

Bastien la conduisit au second étage, et, sans entrer, lui ouvrit une porte.

— Je vais vous envoyer la femme de chambre, dit-il en se retirant.

Après avoir traversé une petite entrée sombre, elle se trouva dans une grande chambre très claire, tendue d'étoffe de couleur ivoire, semée de papillons aux nuances vives qui voletaient légèrement ; les meubles étaient en érable moucheté et sur le tapis gris s'enlevaient vigoureusement des gerbes de fleurs des champs : pâquerettes, coquelicots, bleuets, boutons d'or.

— Que cela était frais et joli !

Elle n'était pas revenue de son émerveillement et s'amusait encore à enfoncer son pied dans le tapis moelleux qui le repoussait, quand la femme de chambre entra :

— Bastien m'a dit de me mettre à la disposition de mademoiselle.

Une femme de chambre en toilette claire, coiffée d'un bonnet de tulle, aux ordres de celle qui, quelques jours avant, couchait dans une hutte, sur un lit de roseaux, au milieu d'un marais, avec les rats et les grenouilles : il lui fallut un certain temps pour se reconnaître.

— Je vous remercie, dit-elle enfin, mais je n'ai besoin de rien... il me semble.

— Si mademoiselle veut bien, je vais toujours lui montrer son appartement.

Ce qu'elle appelait "montrer l'appartement," c'était ouvrir les portes d'une armoire à glace et d'un placard, ainsi que les tiroirs d'une table de toilette, tout remplis de brosse, de ciseaux, de savons et de flacons ; cela fait, elle mit la main sur un bouton posé dans la tenture :

— Celui-ci, dit-elle, est pour la sonnerie d'appel ; celui-là pour l'éclairage. Quand mademoiselle aura besoin de moi elle voudra bien me sonner : un coup pour Bastien, deux coups pour moi.

Mais ce dont "mademoiselle avait besoin," c'était d'être seule, autant pour passer la visite de sa chambre que pour se ressaisir, ayant été jetée hors d'elle-même par tout ce qui lui était arrivé depuis le matin.

Comme on lui avait commandé, elle fit sa toilette en se livrant à une véritable débauche d'eau de Cologne, et ce fut seulement quand la pendule placée sur sa cheminée sonna huit heures qu'elle descendit.

Elle se demandait comment elle trouverait la salle à manger, mais elle n'eut pas à la chercher, un domestique en habit noir, qui se tenait dans le hall, la conduisit. Presque aussitôt M. Vulfran entra ; personne ne le conduisait ; elle remarqua qu'il suivait un chemin en coulis posé sur le tapis, ce qui permettait à ses pieds de le guider et de remplacer ses yeux ; une corbeille d'orchidées, au parfum suave, occupait le milieu de la table couverte d'une lourde argenterie ciselée et de cristaux taillés dont les facettes reflétaient les éclairs de la lumière électrique qui tombait du lustre.

Un moment elle se tint debout derrière sa chaise, ne sachant trop ce qu'elle devait faire ; heureusement M. Vulfran lui vint en aide :

— Assieds-toi.

Le dîner garda en tout, excepté pour le dessert, cette simplicité, se composant de potage, d'un gigot avec des petits pois et d'une salade ; mais pour le dessert il comprenait quatre assiettes à pied avec des gâteaux et quatre compotiers chargés de fruits admirables, dignes, par leur grosseur et leur beauté, des fleurs au surout.

— D'main, tu iras, si tu le veux, visiter les serres qui ont produit ces fruits, dit M. Vulfran.

Elle avait commencé par se servir discrètement quelques cerises, mais M. Vulfran voulut qu'elle prit aussi des abricots, des pêches et du raisin.

— A ton âge, j'aurais mangé tous les fruits qui sont sur la table... si on me les avait offerts.

Alors Bastien, bien disposé par cette parole, voulut mettre sur l'as-

siette "de cette petite bête," comme il l'eût fait pour un singe savant, un abricot et une pêche qu'il choisit avec la compétence d'un connaisseur, quitte pour cela la place qu'il occupait derrière la chaise de M. Vulfran.

Malgré les fruits, Perrine fut bien aise de voir le dîner prendre fin.

— Maintenant, tu es libre jusqu'à demain matin, dit M. Vulfran en se levant de table, tu peux te promener dans le jardin au clair de la lune, lire dans la bibliothèque ou emporter un livre dans ta chambre.

Elle était embarrassée, se demandant si elle ne devait pas proposer à M. Vulfran de se tenir à sa disposition. Comme elle restait hésitante, elle vit Bastien lui faire des signes silencieux que tout d'abord elle ne comprit pas ; de la main gauche, il paraissait tenir un livre qu'il feuilletait de la droite, puis, s'interrompant, il montrait M. Vulfran en remuant les lèvres avec une physionomie animée. Tout à coup, elle crut qu'il lui expliquait qu'elle devait demander à M. Vulfran de lui faire la lecture ; mais comme elle avait déjà eu cette idée, elle eut peur de traduire la sienne plutôt que celle de Bastien ; cependant, elle se risqua :

— Mais n'avez-vous pas besoin de moi, monsieur ? Ne voulez-vous pas que je vous fasse la lecture ?

Elle eut la satisfaction de voir Bastien l'applaudir par de grands mouvements de tête.

— Il convient que quand on travaille on ait ses heures de liberté, répondit M. Vulfran.

— Je vous assure que je ne suis pas fatiguée du tout.

— Alors, dit-il, suis moi dans mon cabinet.

C'était une vaste pièce qu'un vestibule séparait de la salle à manger et à laquelle conduisait un chemin en toile qui permettait à M. Vulfran de marcher franchement, puisqu'il ne pouvait s'égarer et qu'il avait dans la tête comme dans les jambes le juste sentiment des distances.

— Que me lirais-tu bien ? demanda-t-il.

Des journaux étaient sur la table, enveloppés de leurs bandes multicolores.

— Un journal, si vous voulez.

— Moins on donne de temps aux journaux, mieux cela vaut.

Elle n'avait rien à répondre, n'ayant dit cela que pour proposer quelque chose.

— Aimes-tu les livres de voyage ? demanda-t-il.

— Oui, monsieur.

— Moi aussi ; ils amusent l'esprit en le faisant travailler.

Pais, comme s'il se parlait à lui-même, sans qu'elle fût là pour l'entendre :

— Sortir de soi, vivre d'autres vies que la sienne.

Mais après un moment de silence, revenant à elle :

— Allons dans la bibliothèque, dit-il.

Elle communiquait avec le cabinet, il n'eut qu'une porte à ouvrir et, pour l'éclairer, qu'un bouton à pousser.

— Connais-tu le *Tour du Monde* ? demanda-t-il.

— Non, monsieur.

— Eh bien, nous trouverons dans la table alphabétique des indications qui nous guideront.

Il la conduisit à l'armoire qui contenait cette table, et lui dit de la chercher, ce qui demanda un certain temps, à la fin cependant elle mit la main dessus.

— Que dois-je chercher ? dit-elle.

— A l'I, le mot Inde.

Ainsi, il suivait toujours sa pensée, et n'avait nullement l'idée de vivre la vie des autres comme il avait semblé en exprimer le désir, car ce qu'il voulait certainement, c'était vivre celle de son fils, en lisant la description des pays où il le faisait rechercher.

— Que vois-tu ? dit-il.

— L'Inde des *Rajahs*, voyage dans les royaumes de l'Inde centrale et dans la présidence de Bengale, 1871 (2), 209 à 288.

— Cela veut dire que dans le deuxième volume de 1871, à la page 209, nous trouverons le commencement de ce voyage ; prends ce volume et rentra dans mon cabinet.

Mais quand elle eut atteint ce volume sur une planche basse, au lieu de se relever, elle resta à regarder un portrait placé au-dessus de la cheminée.

— Qu'as-tu ? demanda-t-il.

— Je regarde le portrait placé au-dessus de la cheminée.

— C'est celui de mon fils à vingt ans, mais tu dois bien mal le voir, je vais l'éclairer.

Allant à la boiserie, il pressa un bouton, et un foyer de petites lampes placé au haut du cadre et en avant du portrait l'inonda de lumière.

Ferrine qui s'était relevée pour se rapprocher de quelques pas poussa un cri et laissa tomber le volume du *Tour du Monde*.

— Qu'as-tu donc ? dit-il.

Mais elle ne pensa pas à répondre, et resta les yeux attachés sur le jeune homme blond, vêtu d'un costume de chasse en velours vert, coiffé d'une casquette haute à large visière ; appuyé d'une main sur un fusil et de l'autre flattant la tête d'un épagneul noir, qui venait de jaillir du mur comme une apparition vivante.

Elle était frémissante de la tête aux pieds, et un flot de larmes coulait sur son visage, sans qu'elle eût l'idée de les retenir, emportée, abîmée dans sa contemplation.

Ce furent ses larmes qui, dans le silence qu'elle gardait, trahirent son émoi.

— Pourquoi pleures-tu ?

Il fallait qu'elle répondit ; par un effort suprême, elle tâcha de se rendre maîtresse de ses paroles, mais en les entendant elle sentit toute leur incohérence :